

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean-François Beauchemin, Claudia Larochelle, Suzanne Myre

Isabelle Beaulieu

Number 158, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, I. (2015). Review of [Jean-François Beauchemin, Claudia Larochelle, Suzanne Myre]. *Lettres québécoises*, (158), 20–21.

☆☆ ½

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Une enfance mal fermée

Montréal, Leméac, 2014, 192 p., 22,95 \$.

L'écrivain face à lui-même

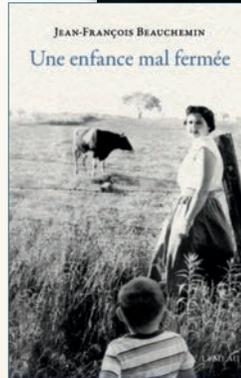
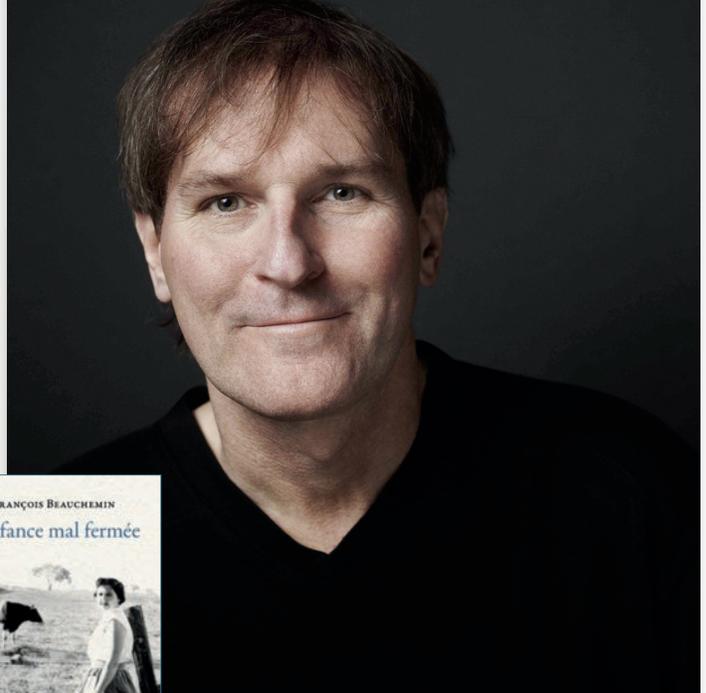
Surtout, si je rencontrais mon avenir, je lui reprocherais un peu rudement son projet de me faire quitter cette vie avant de m'avoir tout dit.
(p. 89)

Une enfance mal fermée est un carnet d'écrivain – ici appelé « calepins » – dans lequel l'artiste nous offre son regard sur les choses. Sans chronologie, chacune des pages partage un souvenir, une pensée, une intuition. Une sorte de calepin impressionniste qui refait le monde par petites taches jusqu'à former un tableau d'ensemble au grain parfois agréablement particulier.

Beauchemin est inspiré par l'amour de la nature et des bêtes, la contemplation du ciel, le rythme ponctuel du temps. Peu de choses en somme, mais qui rassemblent pourtant l'essentiel. Tous les jours, il s'assoit à sa table et s'approche des bruits et des gestes du monde pour les consigner sur la feuille. « En seize ans de métier, j'en ai mis onze ou douze à me consoler de n'être pas Ernest Hemingway. » (p. 25) Il pratique l'écriture physique, c'est-à-dire que toutes les portions de son être sont investies dans l'acte et que tous ses sens sont ouverts afin de capter ce qui l'entoure. Pour ça, il fait mentir le mythe de l'artiste torturé qui crée dans la souffrance. Beauchemin travaille dans la joie et le contentement, ce qui n'empêche en rien l'embrasement de se produire. C'est fondamentalement dans cette simplicité de sentiments qu'il reste aux aguets, disponible et prêt à tout recevoir et inclure. L'usage fréquent des mots que Beauchemin fait depuis quelques décennies transparait allègrement dans ce livre. Le poète est intégré à l'homme, nous ne suspectons pas de contrefaçon. Par contre, les récits sont tellement personnels qu'ils ne réussissent pas toujours à nous rejoindre, comme s'ils se repliaient sur eux-mêmes et sur leurs souvenirs. Le devoir d'introspection de l'écrivain n'est utile que s'il pratique un espace suffisant pour y laisser entrer le lecteur.

En d'autres temps, le lecteur peut se laisser aller sans réserve, profiter de la dérive et de la non-linéarité des textes pour réapproviser sa propre liberté. Et peut-être lui aussi commencer à voir et à percevoir. Si la plupart des phrases provoquent en nous cet effet d'ignition, certaines demeurent franchement obscures. Beauchemin semble vivre des moments proches du mystique qui, s'ils ne sont pas sans intérêt — au contraire, nous voudrions en savoir plus —, n'en restent pas moins presque impénétrables. Par chance, la page suivante nous réhabilite dans l'œuvre sans misère et nous poursuivons avec l'écrivain ses fragments d'errance.

Jean-François Beauchemin procède à l'écriture à la manière d'une conversation. À bâtons rompus, il nous entretient des nouvelles de la Terre et philosophe candidement sur la condition humaine en citant quelquefois ses semblables. Les morceaux disparates réussissent à tenir ensemble grâce aux manœuvres de l'artiste. C'est Beauchemin lui-même qui compare l'écrivain à « un mécanicien minutieux » ou à « un consciencieux soudeur » (p. 20). L'amalgame des pièces constitue à la



JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

fin une œuvre résolument baroque — et belle dans cet hétéroclisme —, mais qui provoque un intérêt inégal.

☆☆ ½

CLAUDIA LAROCHELLE

Les îles Canaries

Montréal, VLB, coll. « vol 459 », 2014, 160 p., 19,95 \$.

Dans le regard de l'autre

Ce roman fait partie de la série *Vol 459*. Un quatuor d'écrivains a été invité à donner suite à une prémisse commune : *Le 24 juin, le vol 459 en partance de Paris s'est abîmé en mer*. La proposition de Claudia Larochelle met en scène Louisa Vanier, une agente de bord qui a péri dans la tragédie et dont le portrait est décrypté à travers ceux et celles qui l'ont connue. Car ce que nous sommes appartient pour beaucoup aux gens qui nous entourent. De grandes réflexions pour un livre trop bref.

Variations sur un même thème

Que ce soit du point de vue du barman de l'aéroport, de la sœur de la victime, de la mère ou de la grand-mère, de l'amie ou encore de l'amoureux transi, tous donnent tour à tour leur version de Louisa, qui n'est pas la même selon le locuteur. Une personne, dix interprétations de celle-ci. Ce qui rappelle que nous nous construisons un peu par les autres. Ils nous définissent, nous déclarent à nous-mêmes, en même temps qu'ils possèdent le pouvoir de nous limiter et de nous encager. En cela, l'idée de la polyphonie narrative est vraiment intéressante, mais le court espace consacré à chacune des voix empêche le déploiement complet des ramifications qui aurait donné toute son ampleur à l'œuvre. Chacun des personnages qui prennent la parole nous donne sa vision de Louisa, en même temps qu'il aborde le sujet du deuil, de la fatalité et, plus largement, de l'anticipation de leur propre mort. Il évoque ses réminiscences, interroge l'acuité du présent et entrevoit la suite. Le narrateur n'a souvent pas plus d'une dizaine de pages pour synthétiser tous ces aspects, émotions,

interprétations. Nous avons davantage l'impression de lire un résumé des personnages tant semble courte la place accordée à chacun. On imagine que l'auteure était contrainte par l'espace étant donné que le roman fait partie d'un exercice collectif. À ce moment, il aurait peut-être été préférable de se concentrer sur deux ou trois versions de Louisa.

La conscience que ce drame vient réveiller démontre aussi la répercussion des événements sur nos vies et nous rappelle certaines vérités : « L'idée de la mort, sa date, son heure, ne figurent dans l'agenda de personne. » (p. 55) La brutalité du choc est vécue diversement et ramène au jour les fragilités. Tandis que certains se brisent dans l'amertume, « Devenir parent, aimer avec déraison, c'est cher payé pour ne plus jamais dormir en paix » (p. 113), d'autres se replient dans la négation, « Elle n'est pas morte. Elle reviendra » (p. 96). L'écriture de Larochelle est limpide et précise, elle cerne bien les contours de ses personnages. Mais, encore une fois, la brièveté des interventions de chaque narrateur casse l'élan pourtant prometteur qui nous permettrait d'aller toucher les profondeurs. La multiplicité des versions de Louisa fait la preuve de notre nature complexe et chargée d'ambiguïtés. Nous sommes loin d'être unidimensionnels. Une plus vaste incursion au cœur des contrastes aurait été bienvenue.



CLAUDIA LAROCHELLE

☆ ½

SUZANNE MYRE

B.E.C.

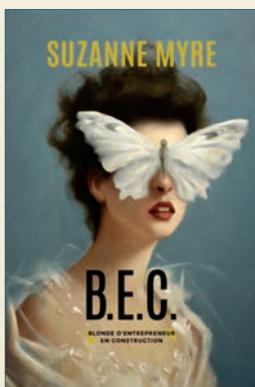
Blonde d'entrepreneur en construction

Montréal, Marchand de feuilles, 2014, 336 p., 29,95 \$.

Mal d'amour

On entre facilement au cœur des péripéties de Laurence, la blonde de Jean-Marc, l'entrepreneur en construction de l'histoire ici racontée. La trame narrative est bien soutenue, le ton pince-sans-rire nous amène un certain sourire aux coins des lèvres, l'auteure ne manque surtout pas d'imagination pour inventer moult rebondissements. Mais après ça, qu'est-ce qu'il reste ? Pas grand-chose, les tribulations de l'héroïne s'étant consumées dans la futilité même de leurs propos.

Laurence, commis de bibliothèque médicale de son métier, est une jeune femme bien dégourdie. Toujours à l'affût du prochain tour qu'elle pourra jouer à ses collègues (ce qu'elle appelle sa « bible » étant le *Manuel des farces et attrapes*), elle se désennuie comme elle peut. Elle pratique aussi l'origami pour se détendre, un héritage de son grand-père adoré, et elle est une incondionnelle de la série britannique *Downton Abbey* dans laquelle elle aime se projeter, faute d'avoir une vie intéressante bien à elle. Il faut le dire, son existence est un tantinet monotone. Amoureuse, elle n'est cependant pas très bien servie par son copain, peu attentionné et la plupart du temps absent. On la soupçonne très sérieusement d'être une de ces « dépendantes affectives » qui soit se plaint, soit attire l'attention par tous les moyens. La kleptomanie fait notamment partie des procédés qu'elle utilise pour tenter de prendre un tant soit peu le contrôle sur sa vie, qui semble la plupart du temps aller à vau-l'eau. Nécessairement, ces délits n'arrangent rien. Laurence se retrouve encore plus souvent dans des situations embarrassantes qui auront par contre le bon tour de lui faire prendre conscience de son pouvoir intérieur et l'utilité de lui donner le courage de passer à l'action.



Du Québec au Mexique

Pour se faire pardonner quelques incartades, Jean-Marc emmène Laurence au Mexique, un forfait tout inclus. Plutôt rébarbative au départ, Laurence s'acclimatera. Les choses prendront une tournure inattendue qui la fera choir au fond du baril pour ensuite mieux la faire rebondir. La rencontre avec quelques personnes placées sur son chemin au bon moment et la correspondance régulière qu'elle entretient avec son amie pharmacienne Diep — et qui compte parmi les parties les plus drôles — seront entre autres des éléments salvateurs pour l'héroïne.

Rien ne vient entraver le bon déroulement de ce roman bien ficelé par une auteure au sens de la répartie indéniable. Mais la sur-enchère des répliques empreintes d'ironie donne à l'ensemble une tonalité très légère au détriment de l'intérêt envers le personnage principal. Car si l'on peut accepter le fait que Laurence est éminemment sympathique, elle n'est pas émouvante. Elle demeure un personnage désincarné qui relève du *stand-up comic* plutôt que de la véritable héroïne de roman. D'ailleurs, elle n'est pas sans rappeler le pittoresque d'une Bridget Jones qui, malgré sa bonne volonté, réussit toujours à se mettre les pieds dans les plats. *B.E.C.* est une suite de péripéties anecdotiques avec un personnage amusant, soit, mais sans plus. Une bonne lecture de divertissement.



SUZANNE MYRE